M. GUILHERMY

Au Hasard

CROQUIS CANADIENS



Montréal
LIBRAIRIE GRANGER,
1603, rue Notre-Dame.

M. GUILHERMY

Au Hasard

CROQUIS CANADIENS



Montreal
LIBRAIRIE GRANGER,
1603, rue Notre-Dame.

A mon ami Charley, D. G.

Des mœurs de Montréal, en quelques légers traits,
Je n'ai voulu tracer qu'une rapide esquisse ;
Et dans ces impressions, dans ces petits portraits,
Ne cherchez que plaisir sans y voir de malice.

M. G.

Dans les rues

Toutes les villes contenant un nombre plus ou moins considérable de milliers d'âmes sont pourvues d'une artère principale, que l'on appelle souvent grande rue ou rue principale. Là, se concentre toute l'animation, là, les "boutiques" deviennent des "magasins", là enfin, se presse la foule des gens heureux et fiers de s'y montrer à certaines heures. C'est la mode qui décide quelle sera la rue *chic* et à son gré, à sa fantaisie, elle déplace le mouvement commercial et élégant d'une ville.

Québec a la rue Saint-Jean, le Château Frontenac, la rue Saint-Jean et l'on connait la ville.

Montréal est privilégiée. On y compte jusqu'à trois rues principales, chacune avec son importance particulière, son usage particulier. Chacune à son tour devient la grande rue : à midi, la rue Saint-

Jacques, dans la journée, la rue Sainte-Catherine et le soir, la rue Saint-Laurent.

La rue Saint-Jacques est la rue des affaires, la " City. " C'est là que se trouvent la poste, les banques, les grandes compagnies d'assurances, les journaux. On ne rencontre que gens pressés, qui marchent sans s'inquiéter des vitrines ni des personnes qu'ils coudoient. Ils saluent d'un mouvement de tête, jettent parfois un brusque " How are you ? " et passent. On est avant tout *businessman.*

Vers midi, il y a comme une détente.

Quelques-uns encore se précipitent hors d'un " building " pour sauter dans les " chars " ; ce sont ceux qui rentrent luncher dans l'ouest. Mais peu à peu la rue se remplit, l'allure de tous devient plus calme, moins brusque, moins saccadée. Ils ne courent plus vers une affaire pressée, ils se promènent.

Sous le soleil qui brûle, ils vont, vêtus d'un complet d'étoffe claire, coiffés d'un feutre gris, la pipe à la bouche, sans gilet, affectant l'air in-

différent et débraillé de l'américain. Certains même, des jeunes, renoncent au veston, ne portent qu'une chemisette, se donnant l'air d'un ouvrier qui aurait travaillé longtemps le dos courbé et dont la chemise aurait remonté par dessus le pantalon. Ils s'accostent : " Hello ! Hello ! How are you ? " et passant le bras sous le bras de l'ami. " Come and have a drink. "

Plus loin, vers le haut de la rue, des gens se tiennent devant la *Patrie,* le *Journal,* la *Presse,* et lisent avidement les nouvelles écrites en encres bleue et rouge sur des grandes pancartes blanches. Les tenues sont plus sobres, moins négligées ; on aperçoit même des chapeaux hauts de forme et des redingotes noires. Des groupes se forment, on cause, on *blague,* on discute joyeusement, puis l'on se sépare ou l'on va finir la discussion, tout en déjeunant dans un restaurant à 25 cents.

De temps à autre passent des Chinois, sortant des blanchisseries. Dans leur ample veste de soie colorée, la natte roulée autour de la

tête sous le large chapeau noir, ils vont sur leurs semelles de feutre à petits pas rapides et silencieux ; figures de singes grimaçant sous l'ardeur du soleil. Puis des petites filles, les chaussures très serrées qui font bourreler la chair, des nattes dans le dos, s'en allant deux à deux, d'un même pas rythmé faisant saillir les hanches déjà rondes. Et encore, isolées dans la foule, des Américaines, montrant leurs épaules et leurs bras sous la blouse légère, marchant d'un pas lent et souple, pas de félins, de jolis animaux habitués à être admirés, flattés, parés, cajolés.

Plus tard, entre 3 et 5 heures, c'est sur la rue Sainte-Catherine que se porte le monde. Je dis bien "le monde," ce qui constitue dans une ville "la société." C'est l'heure du "shopping", puis du thé.

Pendant que ces messieurs travaillent dans leurs bureaux à gagner de l'argent pour les toilettes de leurs femmes, ces dames passent leur temps chez Morgan, chez Scroggie ou chez Ogilvy à acheter ce qu'il leur faut pour ces toilettes.

On les voit sortir d'un magasin, très affairées, des petits paquets à la main, faire quelques pas dans la rue, s'arrêter un instant pour un "*little joke*" avec une amie, puis repartir et se précipiter dans un autre magasin.

Puis, ce sont des bandes de jeunes filles, des cahiers sous le bras, un carton à musique ou un sac à ouvrage à la main, sortant d'un cours, d'un leçon, d'une "*hen party.*" Elles vont, se donnant le bras, gaies, turbulentes, tout heureuses et fières d'avoir ensemble débiné quelques bonnes amies ou éreinté quelques jeunes gens par de railleuses réflexions ou de méchants racontars.

Et l'on suit du regard ces chemisettes de batiste transparente avec les jupes courtes en drap gris fer qui vont semant sur leur passage une note de jeunesse et de gaieté. On écoute leurs joyeux éclats de rire, puis on les perd de vue ; elles sont entrées chez Scott ou chez Morgan continuer autour des tasses de thé et de chocolat les railleries et les méchancetés interrompues.

Le soir, sur la rue Saint-Laurent,

ce sont les autres, les petites gens qui se promènent. Pendant que les riches se reposent dans un bon fauteuil après un bon dîner, ou se rendent au théâtre, eux viennent dans la rue " faire un tour."

Ayant à leur bras leur femme, traînant derrière eux un ou deux bambins, ils marchent lentement, s'arrètent devant les vitrines illuminées. Quand ils voient des étalages trop brillants, des riches vêtements, ils passent plus vite avec un regret, comme une honte de regarder des choses qui ne sont pas pour eux.

Ils vont et viennent, se promenant. Un instant ils s'arrêtent et après quelques hésitations ils entrent dans une boutique : douze photographies pour dix cents. Et contents, ils emportent ce modeste souvenir, souvenir qu'ils enverront aux parents et aux amis, restés là-bas à la campagne.

Montréal, juillet 1901.

Le 14 Juillet

Une fête vraiment nationale que celle-là, où il n'y a pas de partis, où il ne se pousse qu'un cri : " Vive la France. "

La fête dure trois jours. Comme les Canadiens-français ne peuvent pas acclamer des pioupious de France, ils se réunissent dans un parc délicieux, groupés autour de chanteurs qui chantent des chansons de France.

Le prélude a éte un grand banquet donné par une association de Français, l'Union Nationale Française, qui a réuni, sous la présidence du consul général, les principaux membres de la colonie à Montréal.

Très originale, la liste des santés inscrites au programme : le Roi, la France, le Canada, la presse, les dames. Le président de l'Union Nationale Française a dit pour chaque toast quelques mots charmants et élevés. C'est naturellement

notre consul général qui a répondu au nom de la France ; il l'a fait avec esprit et éloquence.

Au nom du Canada, M. B.... ancien maire de Montréal, nous a montré les vrais sentiments de sa patrie, son inaltérable attachement à ses souvenirs, à ses traditions. " Oubliant, a-t-il dit, avec une grave émotion, les fautes et les erreurs de ce beau pays qui est le nôtre, nous avons, nous, pris l'habitude de dire : " Vive la France ! qu'elle ait tort ou raison. "

M. Langlois, rédacteur à *La Patrie*, a répondu au toast porté à la presse. Il rappelle quelle importance a acquise le journalisme français à Montréal et avec quel zèle il s'attache à augmenter notre influence au Canada. Il n'oublie pas de dire avec quel intérêt on suit les progrès de la nouvelle ligne de navigation franco-canadienne. " Notre terre, dit-il, a perdu son étiquette, son drapeau, mais elle a conservé ce qui nous est cher, sa langue, ses lois. Cette nouvelle ligne va enfin renouer les relations commerciales entre nos deux pays et rappeler à nos frères

de là-bas l'existence du Canada. La France a tort de se désintéresser de son ancienne colonie. Le Canada est en pleine formation ; Dieu veuille que des rapports suivis s'établissent entre nous et que nos frères sachent bien qu'ici, Français et Canadiens-français, nous travaillons, nous luttons pour une idée commune : la prépondérance de la France."

Une autre manifestation plus touchante encore a eu lieu le jour même du 14 juillet. Le matin, les Français se réunissent devant le siège de l'U. N. F. pour se rendre au cortège, drapeau en tête, à l'église Notre-Dame, sur les tours de laquelle flottent une flamme française et une anglaise. La nef est entièrement décorée de larges bandes tricolores ; les trois couleurs se déploient de chaque côté de l'autel, tandis que dans le fond se détache cette inscription : *Gesta Dei per Francos.*

Une messe solennelle est chantée, au cours de laquelle M. l'abbé Fournet, du collège de Montréal, prononce un beau discours à la gloire de la France. J'en détache l'admirable péroraison :

"Que la France, fidèle à sa mission, étende jusqu'aux confins du monde le règne de la vérité et de la justice. Que l'on voie se poursuivre à jamais les bienfaits de Dieu par les Francs, *gesta Dei per Francos.*"

Au sortir de la messe, selon la vieille coutume française, on est resté à jaser le long des marches de l'escalier, sur la place, devant l'église, puis les groupes se dispersent pour se réunir dans la journée et le soir, au parc Riverside, où l'U. N. F. a organisé des divertissements, des exercices nautiques et des feux d'artifice. Quelques dames font gracieusement appel à la générosité de chacun pour enrichir la caisse du Refuge français que l'U. N. F. a fondé depuis quelques années et qui rend de très grands services à nos compatriotes.

Et cela m'a fait du bien de sentir que, dans l'âme de tous ces braves gens vibre une corde que n'ont atteinte ni le scepticisme ni les divisions politiques : l'amour de la France... quand même.

Montréal, 15 juillet 1901.

Le Parc Sohmer

Dans tous les pays soumis au régime britannique, il n'y a pas de jour plus triste ni plus ennuyeux que le dimanche. Personne dans les rues, les boutiques fermées, même les restaurants, surtout les théâtres et lieux dits d'amusement. On passe son dimanche à chanter des hymnes sous la direction d'un pasteur puis on se réunit en famille pour goûter les douceurs de la tempérance.

Au Canada, pourtant, les lois sont moins rigoureuses et l'on peut, après les fatigues de la semaine, se délasser un peu. Non pas que, comme en France, on s'offre un bon repas au restaurant ou un fauteuil de seconde galerie pour entendre Sarah ou Réjane, non, les plaisirs sont plus simples : on va au Parc.

Il y a plusieurs établissements de ce genre, à Montréal : le parc

Delorimier pour les courses, le parc Riverside, bientôt le parc Amherst, enfin le parc Sohmer.

L'étranger qui, en quête d'une distraction pour sa journée du dimanche, se rend au parc Sohmer dans le but d'entendre un vaudeville et d'écouter de la musique, est bien surpris. En fait du vaudeville annoncé, ce sont acrobates, nègres, singes ou éléphants ; la musique, c'est simplement l'orchestre qui accompagne les voix bizarres des nègres ou les bèlements de chèvres apprivoisées.

Le Parc, c'est à la fois un café-concert, une foire, un restaurant, un parc.

En effet, si l'on arrive avant, ou même pendant le spectacle, on peut se promener u milieu d'arbres, un peu mesquins pour un parc, et sur une belle terrasse dominant le majestueux Saint-Laurent. Après ce petit tour, on tâche de trouver une place pour s'asseoir et écouter, plutôt voir, le spectacle : ce qui est souvent très difficile, car l'entrée ne coûte que dix sous, sans supplément pour le spectacle.

Et il y a tant de gens, le dimanche, qui aiment à se divertir tranquillement et à bon marché. L'orchestre joue assez bien quelques morceaux, voire du Wagner ; dame on a annoncé : Musique.

Après une partie de spectacle, tout le monde se précipite dans le parc, sur la terrasse. Après avoir bousculé vingt personnes, sans demander pardon, on tombe sur une chaise près d'une table. Et l'on peut prendre une consommation, assis ; chose ineffable et presqu'impossible dans ce pays où règne en maitre l'*American Bar.*

Après de multiples efforts et des appels répétés, on obtient d'être servi. Seulement, le choix des consommations est très restreint : bière, cream soda, ginger ale.

Oui, mais on y voit des choses exquises sur la terrasse : des petites femmes charmantes s'y promènent, égayant ce coin de parc de la fraicheur de leur sourire. Puis ce sont des gamines de quinze à seize ans, aux jupes courtes, qui passent par deux, par trois, se tenant par la main, coquettes et malicieuses, fières

de montrer leurs jeunes formes déjà fortement ébauchées.

Quand on a bien regardé les gens de la terrasse, on finit le tour du " Parc. "

Il y a des chevaux de bois pour les enfants, des tirs, des jeux d'adresse, même une boutique de ' patates frites, " comme aux Invalides ou à la Barrière du Trône.

Deux jeux attirent particulièrement l'attention du public.

Derrière un comptoir, une grande toile noire, divisée en carrés marqués de numéros, sur laquelle s'étalent suspendus : un revolver, une pendule, une pipe, une salière. Chaque objet correspond au numéro d'un carré, de 25 à 50. Un bonhomme distribue des fiches : 6 pour cinq sous. On doit faire l'addition des chiffres marqués sur ces fiches et l'on gagne l'objet correspondant au chiffre total. Je ne sais comment cela s'arrange, mais après s'être fatigué, crispé par l'angoisse, à additionner tous ces chiffres, on annonce le résultat et le bonhomme, préposé au jeu, vous dit que vous avez un petit numéro et vous donne

un carnet de poche. Trois pour un sou dans les librairies.

Puis il y a le "Jeu du Klondyke." —Pourquoi ce titre? Peut-être, parce que ceux qui réussissent y font fortune.—Un grand panneau en bois, vertical, percé d'un tas de petites niches, dans lesquelles sont placés des petits mannequins qu'il faut faire tomber avec une balle. Ces mannequins représentent des femmes ; malignité du propriétaire pour intimider et paralyser l'adresse des hommes trop galants pour frapper une femme.

On donne trois balles pour cinq sous : c'est toujours cinq sous. Si l'on renverse trois femmes on gagne une piastre, cela vaut la peine. Une seule ou deux, on gagne un ou deux cigares, naturellement très médiocres.

J'ai essayé comme tout le monde et j'ai gagné deux cigares. Comme je disais que c'était impossible pour la piastre, l'employé, un brave homme, à la mine réjouie, me répondit : " Dame, monsieur, c'est difficile évidemment. Mais tenez, il y a un gars qui vient de temps à

autre. Presque toujours il emporte sa piastre. L'autre jour, il en a gagné deux à la filée ; la troisième fois il n'a pas réussi, mais il en a tombé deux et branlé la troisième."

Le brave homme disait cela d'un ton convaincu ; ce jargon pittoresque de normand faisait plaisir à entendre. Je serrai la main au bonhomme et quittai, ravi, ce parc aux distractions si multiples.

Montréal, août 1901.

Poupées

Passé Noël, le joyeux Noël, Santa Claus est retourné vers les régions polaires fabriquer de nouveaux jouets pour l'année prochaine. Les grottes sont fermées, les ménageries emballées. Les vitrines ne resplendissent plus de jouets mirifiques, de brillants uniformes, de gracieuses poupées dans leurs jolies robes en batiste ou en dentelles.

Passés l'attente curieuse des cadeaux, la joie de les recevoir, le plaisir de s'en amuser. Passé ce moment de bonheur et de gaieté. La vie a repris son cours monotone, comme les magasins ont repris leur façade habituelle, montrant à la place des bibelots brillants et futiles, des parures élégantes, des choses plus simples et nécessaires à l'existence.

Au plaisir éprouvé en recevant tous ces jolis cadeaux a succédé l'insouciance, la lassitude. Les beaux

polichinelles, les mignonnes poupées, après avoir été admirés, choyés, gisent maintenant dédaignés, brisés.

A penser à tous ces brillants objets qui ont fait tant d'heureux, même d'envieux, et à les voir si vite rejetés, méprisés, on songe aux autres poupées que l'on voit à l'étalage des salons, qui passent dans le tourbillon d'une valse, insouciantes et frivoles, se laissant admirer, désirer, quelquefois détester.

Dans un cadre éclatant de lumière, enjolivé de décorations, on peut les regarder, les frôler, juger de la blancheur des épaules et des gorges. Poupées de toutes sortes, Poupées à l'air rêveur qui cache une tristesse, poupées aux lèvres malicieuses, poupées à l'air insouciant et joyeux.

Poupées gracieuses et simples, poupées brillantes et altières. Les unes dans de gentilles robes en mousseline bleue ou rose, attirantes par la souplesse de la démarche, le charme du sourire et l'éclat du regard. Les autres, parées de diamants et de perles, promenant leur grâce hautaine dans des robes superbes , Poupées américaines, si étincelantes,

si dorées que l'on cherche dans les broderies, près des bijoux, un prix de catalogue, le chiffre de la dot.

Et toutes, elles passent dans le remous des salons, montrant, offrant leur beauté, leur fraîcheur. On les admire, on les critique, on les désire comme les poupées de la Noël.

Puis un jour, jour de bonheur, elles sont prises par un homme ; quelquefois c'est l'aimé, souvent un inconnu. On ne s'occupe que d'elles, on les embrasse, on les caresse, on les choie ; puis les attentions délicates disparaissent peu à peu. L'indifférence remplace l'amour du premier moment et, malgré leur charme et leur tendresse, souvent elles restent abandonnées, dédaignées, brisées, comme les poupées de la Noël.

Montréal, 5 janvier 1902.

Choses importantes

*LUI, dans une Banque, une Com-
pagnie d'Assurance ou autre bureau
intéressant. Il est assis ou plutôt per-
ché sur un tabouret très haut. Affu-
blé d'un vieux veston troué aux cou-
des 'il inscrit des chiffres dans un
immense livre placé devant lui. Puis
il relève la tête, tourne d'une main
lasse quelques pages de l'énorme bou-
quin ; au bout d'un instant de ré-
flexion il saute à bas de son per-
choir et s'en va vers la cage vitrée du
téléphone. Il appelle. Une voix
douce, charmante, lui répond :*

—Elle.—Hello !

Lui.—Est-ce vous, Melle...

Elle.—Oui. Qui parle ?

Lui.—Monsieur...

Elle.—Oh ! How are you ?

Lui.—Very well. Merci. (*Silence*) Dites...

Elle.—Oui. Qu'est-ce que c'est ?

Lui.—Je voudrais vous demander, mais j'ai peur d'obtenir une mau-

vaise réponse...Voulez-vous m'accorder votre souper chez les...

Elle.—Pas capable, je suis déjà engagée.

Lui.—Oh ! c'est effrayant... Il n'y a jamais moyen de vous avoir.

Elle.—C'est de votre faute.

Lui.—Allons bon, c'est de ma faute, maintenant.

Elle.—Mais oui ; vous n'aviez qu'à me demander avant.

Lui.—Je vous ai télephoné plusieurs fois ; vous n'êtes jamais chez vous. (*Silence*). Alors, vrai, pas moyen ?

Elle.—Really, Mr..., I am awfully sorry.

Lui.—I too.—Ecoutez. Vous me donnerez une danse au moins.

Elle.—Oui, sans faute.

Lui.—Comme la dernière fois, la treizième et vous partirez à la douzième. Ah ! vous êtes exquise.

Elle.—Aussi, quand on veut danser avec une jeune fille on ne demande pas la treizième danse.

Lui.—Dame ! Vous n'avez pas voulu m'en donner d'autre.

Elle.—Pourquoi arrivez-vous si tard ?

Lui.—Si tard... Je suis arrivé à neuf heures et demie pour neuf heures. Je ne peux cependant pas arriver pour allumer les bougies. Et puis, il n'y a pas moyen de lutter vous êtes toujours engagée un mois à l'avance.

Elle.—Faites comme les autres, téléphonez-moi.

Lui.—Et bien, c'est ce que j'ai fait, puis quand je suis arrivé... rien.

Elle.—Si vous étiez venu au commencement.

Lui.—Oh bien non ! Si c'est comme au théâtre : Passé neuf heures les places retenues par téléphone ne sont plus garanties.

Elle.—Mon Dieu ! que vous avez mauvais caractère !—Say. Comment avez-vous aimé le Charity Ball ?

Lui.—Well !... Too crowded, but very nice.

Elle.—Oh ! Moi, je me suis tant amusée.

Lui.—Oui ? A chaque danse c'était une bousculade, il n'y avait pas moyen de retrouver son partner.

Elle.—Justement.

Lui.—Ah bon ! Il suffit d'être prévenu. La prochaine fois, je ne vous demanderai aucune danse ; comme cela, j'aurai peut-être quelque chance d'en avoir une.

Elle.—Vous ferez quand même mieux de prendre vos précautions.

Lui.—Oh ! écoutez, c'est assommant ce programme. Si on n'arrive pas à la minute, impossible d'avoir une danse. C'est toujours la même chose : I have no more, I am very sorry.

Elle.—Vous n'avez qu'à vous débrouiller.

Lui.—Je ne peux cependant pas vous téléphoner trois mois à l'avance pour vous demander le numéro 8 du quatrième bal de la saison ou la cinquième valse chez Madame..., le... Cela devient une véritable comptabilité.

Elle.—Mon Dieu, ce n'est pas si difficile de se rappeler.

Lui.—Enfin ... Pour ... vendredi voulez-vous m'accorder la seconde valse ?

Elle.—Déjà engagée.

Lui.—Oh ! C'est effrayant.

Elle.—Voulez-vous le numéro 8 ? Vous vous rappellerez ?

Lui.—Oui... C'est entendu.

Elle.—Good bye.

Lui.—Good bye.—Oh ! Look here, voulez-vous m'accorder le second extra pour la St. Andrews de l'année prochaine ?

Elle.—All right... C'est correct...

Lui.—Hello !

Elle.—Hello !

Lui.—Et puis votre souper...pour quand le duc d'York reviendra.

Montréal, 8 janvier 1902.

Une partie de hockey

La terrasse est déserte ; dans les rues quelques passants se hâtent comme vers une affaire importante. Ce soir, l'animation est au Skating Rink ; il y a un Hockey Match.

Les gens sont rangés tout autour de la piste, assis, debout. Enfin, un coup de sifflet retentit. Une équipe paraît, pantalon blanc et maillot bleu, puis la seconde. Des applaudissements la saluent, c'est la favorite du public. Quelques minutes s'écoulent ; chaque équipe s'exerce de son côté ; enfin un second coup de sifflet et les joueurs se placent.

A un troisième, la lutte commence. La foule suit les joueurs avec passion, les applaudit, les encourage. Well played. Bravo. G on Joe ! Go on, Charley !

On entend les coups secs du bois sur la glace ou sur les jambes ; la palette noire glisse, vole, court d'un

bout à l'autre, entrainant les joueurs qui se poursuivent, se bousculent.

Tout d'un coup un bruit sourd, quelqu'un est tombé ; personne n'y fait attention, mais il reste étendu, alors on s'empresse, on l'emmène hors de la piste et le jeu s'arrête.

Bientôt les joueurs reviennent, le blessé aussi se frottant la tête, puis la lutte recommence. Go on, Crescent ! Go on, Montreal ! Maillots bleus et maillots blancs se mêlent. Bravo ! un point est fait, puis, un autre. On siffle la pose.

Ils sont deux contre deux ; le jeu devient plus serré, plus rapide. Plus que quelques minutes, les joueurs s'acharnent, la foule suit tous leurs mouvements. Enfin la palette passe le but, les blancs ont gagné. Le public les acclame. Les joueurs s'assemblent, crient : Hip ! hip ! hourrah ! puis se serrent la main, se félicitent, sans rancune.

Québec, 6 février 1902.

En wagon

Dans un coin est installé un jeune homme, correctement habillé ; à côté de lui, sur la banquette, une pelisse et une paire de raquettes. Il lit un de ces ignobles livres jaunes comme on appelle en Angleterre les romans français.

A une station quelconque, monte un monsieur très gras, vêtu d'un "capot" et coiffé d'un "casque" descendant par dessus les oreilles. Il traverse le wagon et vient s'asseoir sur la banquette en face du jeune homme, dont il écrase un pied en passant.

Celui-ci étouffe un s..., puis avec un sourire : "J'en ai un autre à votre disposition." Le gros monsieur ne comprend pas et s'asseoit ou plutôt s'effondre, sur la banquette.

Il regarde le jeune homme et à plusieurs reprises tente d'engager la conversation, mais celui-ci d'une façon visible, cherche à l'éviter.

Tiens ! monsieur fait de la raquette ?

Vous le voyez bien.

Puis, un silence.

Dites-moi donc, vous venez peut-être bien de Québec.

Est-ce que cela vous regarde ?

Et puis, comme ça, vous avez vu le Carnaval ? C'était bien plaisant.

Le jeune homme continue sa lecture sans répondre.

Vous êtes peut-être bien Français?

J'ai cet honneur.

Vous devez être bien surpris de voir tant de neige. On ne connait point cela chez vous.

Mais si. Quelquefois à Paris, j'ai vu les tramways bloqués près d'une heure.

Vous ne dites pas ça !

Evidemment, cela n'arrive pas très souvent. A Paris, la neige ne reste pas ; c'est trop gai pour elle.

Alors, comme ça, vous avez de la neige ?

De temps en temps. Même il y a quelques années, à Marseille le port a été bouché pendant toute une journée par la neige qu'on avait enlevée dans les rues et qu'on avait jetée dans la mer.

Ah ! Et puis ? Comment trouvez-vous notre pays ? C'est beau notre hiver ? Et puis le Carnaval à Québec, c'est vraiment grandiose.

En fait de Carnaval, il n'y avait pas grand'chose. Presque pas de décoration. Quant au cortège, il consistait en traineaux sur lesquels des membres de clubs de raquette, habillés en "couverte", jouaient une musique plus bizarre qu'agréable. Certains avaient tâché de faire quelque chose. C'était alors une maison en bois, avec une cheminée en fer blanc...qui fumait, ou bien un grand mocassin posé sur une immense raquette. Et tous ces gens-là criaient, gesticulaient, chantaient des chansons baroques. Une entre autres m'a bien amusé ; on disait : Ah ! le dos ! Ah ! le cou ! Ah ! la tête.

C'est la "Chanson de l'alouette."

C'est ce que l'on m'a dit. C'est gracieux et varié, l'anatomie par la chanson.

Et puis, le grand diable rouge qu'on tire par la queue ; était-ce fin ça, un peu ?

Oui, assez drôle.

Et que pensez-vous de Québec

avec la terrasse, le château, le Parlement et puis...le gouverneur qui est là. C'est superbe.

C'est vrai que la vue du haut de la terrasse est admirable.

Et nos sports d'hiver, c'est amusant. On ne voit pas cela partout, de la neige, de la glace.

En fait de place, on m'avait parlé de maisons de glace, bâties avec de la glace, tout illuminées, où l'on dansait. J'ai regardé, j'ai cherché partout, je n'ai rien vu. A la fin, j'ai découvert sur la place du marché une petite boîte rectangulaire faite avec des blocs de glace et couverte d'un toit en planches. Je poussai un cri de joie puis de déception ; cette maison où je m'apprêtais à valser avec de jolies Canadiennes ne renfermait qu'un squelette, le squelette de la fameuse baleine.

Dame, c'est vrai que des maisons de glace on n'en construit plus guère, mais il y a encore le patinage, les parties de raquette, de "ski", les glissades puis la "slide." Vous avez bien dû y aller en traîne.

Oui, et c'est très amusant.

—Hein ! c'est-il que ça descend vite tout de même !

A ce moment, le gros monsieur est interrompu par un ami qui passe et lui dit bonjour :

—Tiens, comment ça va ?

—Pas mal. Tout le monde est bien chez vous ?

—Mais oui. Ecoute donc ! Tu t'en reviens de Québec.

—Non, j'ai "embarqué" à Trois-Rivières.

—T'es pas allé voir le Carnaval ?

Si. Je suis resté trois jours là-bas. Faut bien se distraire un peu.

—C'est correct. Allons. Au revoir.

Un employé entre, crie un nom de station. Le gros monsieur se lève, puis s'adressant au jeune homme qui s'était replongé dans sa lecture :

—Le soir avec les feux, est-ce fin tout de même. Au revoir. Ben aise de vous avoir rencontré.

Montréal, 15 février 1902.

Petits coins

La dernière mesure d'une valse ou d'un two-step s'achève ; les couples quittent peu à peu le salon. On entend des appels, des réponses brèves.

Mademoiselle, c'est bien la mienne la prochaine ?

Attendez que je regarde...Oui.

Merci.

Voudrez-vous m'accorder une valse avant la fin ?

Dansez-vous à l'américaine ou à la française ?

Je ne danse pas du tout, mademoiselle.

Puis les couples se dispersent, les uns se dirigeant vers le buffet, d'autres s'asseyant sur les marches de l'escalier ou se retirant dans des salons, des boudoirs à la recherche de petits coins—petits coins où s'échangent de banales conversations, où se croisent des phrases pénible-

ment trouvées, où se chuchotent de malicieuses remarques, où se murmurent de tendres propos d'amour.

* * *

Ici, sur un canapé, une jeune fille dans une robe blanche, un gros bouquet de fleurs a la main, toute fraiche, toute mignonne. Un joli sourire naïf aux lèvres, un peu gênée, elle cause, disant des choses simples qu'elle veut rendre aimables. Le jeune homme, les jambes croisées, jouant d'une main avec sa chaine de montre, écoute d'un air distrait, presqu'embarrassé, l'air du monsieur qui ne sait pas trop à qui il parle.

Vous vous amusez bien, mademoiselle ?

Oh ! oui, monsieur.—(Silence).

Vous êtes depuis quelque temps dans le pays, monsieur ?

Oui, mademoiselle, depuis quelques mois déjà.

How do you like Montreal ?

Beaucoup, c'est une ville très agréable.

And how long will you stay here ?

Je ne sais pas du tout. L'hiver sans doute.

Vous ne souffrez pas trop du froid ?

Pas du tout.

On dit que la première année on ne sent pas le froid.

L'air est si pur, si dry.

Vous comprenez l'anglais, n'est-ce pas ?

Un peu, très vaguement.

Did you read *The Visits of Elisabeth ?*

Of course.

Is it not lovely ?

Oui, c'est intéressant, mais je n'aime pas beaucoup la fin.

* * *

Dans un coin, on aperçoit un aigrette blanche qui s'agite dans une chevelure brune. L'éventail cache la figure et étouffe les rires. En face, un monsieur, assis sur sa jambe repliée, sourit gaiement.

Oh ! you are terrible.

Why ?

C'est effrayant de dire des choses pareilles.

Mais, je n'ai rien dit du tout. Quoi ? Parce que je vous ai dit que vous étiez jolie.

Voulez-vous vous taire ?

C'est vrai.—Préférez-vous que je vous dise que vous êtes laide à faire peur ?

Oh ! you are an awful flirt.

Moi !—Si l'on peut dire !—Parce que j'aime à causer avec les femmes.

En général ?

En particulier, de préférence.—Mais n'est-ce pas ce qu'il y a de plus agréable au monde, la femme, de plus exquis ?

Mon Dieu !

Il n'y a que deux choses : le cheval et la femme.

Et bien, vous êtes aimable.

Pardon. La femme et le cheval.

Oh ! Je suis sûre que souvent vous préférez le cheval.

Quelquefois.

Votre plaisir avant tout.

Non, mais c'est si agréable de monter à cheval. C'est exquis, sentir une bête qui vibre, qui frémit, que vous modérez ou excitez à votre guise, qui obéit au moindre mouvement, dont vous êtes le maître.

C'est surtout cela que vous aimez.

Peut-être.—Et puis, le cheval n'est pas foncièrement méchant, faux.

Ah ! Vous nous arrangez bien !

Le cheval a surtout deux qualités que n'a pas la femme.

Voyons.

D'abord, il ne parle pas.

Et puis ?

Et puis... Quand on est fatigué d'un, on en prend un autre.

Oh !—Vous avez une bonne opinion de nous !... Vous nous croyez donc bien méchantes ?

Pas précisément méchantes... et encore !... mais malignes, contentes de dire, de faire du mal, de faire souffrir.

Allons donc !... Nous sommes bonnes, dévouées, compatissantes...

Oui, oui...

Tout ce qu'on demande à une femme, c'est bien rare...

Qu'elle refuse !

Vous êtes insupportable. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Non !... C'est dommage.

Dites-donc ! Avez-vous remarqué mademoiselle... ?

Non. Où est-elle ?

Elle dansait tout à l'heure avec monsieur... ; elle a une robe blanche.

Il y a beaucoup de robes blanches.

Vous n'avez pas vu à son corsage, une très jolie broche en diamants ?

Non. Qu'est-ce que cela représente ?

Un cygne.

Ah ! un signe... de quoi ?... de bonne volonté.

Voulez vous bien vous taire ! méchante langue.

* * *

D'autres là, dans un coin du boudoir, à demi cachés par le battant de la porte. Il est assis sur une chaise, tout près ; tourné complètement vers elle, il la regarde avec des yeux où brille du plaisir, de la joie.

Comme vous êtes jolie, ce soir !

Je vous plais.

Beaucoup.—C'est gentil cette petite chose que vous avez dans les cheveux...j'aime cette robe, elle vous va bien.

C'est pour cela que je l'ai mise ce soir ; vous m'avez dit que c'était celle que vous préfériez.

C'est vrai, cela ? Vous l'avez mise parce qu'elle vous va bien, par coquetterie, non pour me faire plaisir.

Mais si... Vous le savez bien, grand enfant.

Enfant !—C'est vrai, je le suis. Je le suis, parce que je vous aime comme les enfants savent aimer, de tout leur cœur, de toute leur tendresse.

Chut ! chut !

Je voudrais que tous mes gestes soient des caresses pour vous, toutes mes paroles de douces câlineries, toutes mes pensées de délicates attentions.

Chut !

Le jeune homme, brusquement redressé, prend un air d'indifférence affectueuse. Dans le salon, l'orchestre rythme lentement la valse de Florodora. Les couples peu à peu se lèvent et sortent du boudoir pour gagner la porte du salon.

Un moment ils restent seuls. Le jeune homme se penche et embrasse longuement la main de la jeune fille.

Je vous aime.

Au bout d'un instant :

Je vais être obligée de vous quitter ; je suis engagée pour cette danse.

Oh ! ne partez pas encore, mon aimee !

Mais mon *partner* sera furieux.

Qu'importe ! Songez que je ne suis venu à ce bal que pour vous ; je suis si heureux de vous avoir un peu à moi.

Nous nous reverrons au souper.

Ce ne sera plus la même chose. Restez encore. Un instant ; je vous en supplie.

Je ne peux pas.

Vous quitter, déjà !

Hélas ! C'est la vie : on se rencontre, on est heureux, puis il faut se quitter, languir, souffrir, parfois dans l'attente d'un autre court instant de bonheur.

Quand ? Dites !

Venez... mercredi soir.

Oui, je comprends votre regard. Je serai seule, vilain jaloux.

Je ne suis pas jaloux, mais je vous aime tant. Je suis si heureux de vous sentir près de moi, de regarder briller vos beaux yeux bruns et vos lèvres sourire.

Et saisissant la main de la jeune fille, penché vers elle, très près, il la regarde et d'une voix chaude murmure :

Je vous aime... Je t'aime...

D'un geste très doux, elle le repousse.

Faites attention. On vient !

Un monsieur parait, un papier à la main : il regarde de tous côtés, puis apercevant le couple :

Pardon, mademoiselle, je crois que c'est ma valse.

Oui, monsieur.

Elle se lève pour donner le bras à son danseur, puis se retournant vers le jeune homme, avec un sourire :

Merci... A tout à l'heure.

Montréal, 5 mars 1902.

Partie de raquette

Le rendez-vous est dans une maison près de la montagne. Une parente ou une amie se dévoue et fait de son appartement une anti-chambre pour raquettes.

Le rendez-vous est à huit heures moins le quart. Mais à huit heures il n'y a d'arrivés que les maitres de la maison, ceux qui donnent la partie, à peine quatre ou cinq jeunes filles, un ou deux jeunes gens. Peu à peu les invités arrivent ; on fait les présentations, les conversations s'engagent, des réflexions se croisent.

—Vous verrez que nous ne partirons pas avant neuf heures.

—Est-ce fin, dites-moi, de ne pas venir exactement ?

Puis les arrivées se succèdent ; à chaque instant quelqu'un fait irruption dans l'antichambre. Ce sont des jeunes gens vêtus d'un "sweater"

ou d'une "couverte," des jeunes filles une ceinture autour de la taille, l'air mutin sous la tuque blueue ou rouge.

Tout à coup on entend la sonnerie du téléphone.

Une voix vient du salon :—Je parie que c'est quelqu'un qui demande à quelle heure est la partie ?

La maitresse de la maison répond:

Hello !

Est-ce vous ?...

Oui.

Je suis désolée, je ne peux pas venir, mon frère est malade.

Beau dommage, tu peux bien venir tout de même.

Non, maman ne veut pas.

Que c'est ennuyant.

Oh ! je suis bien assez "choquée" moi-même. Au revoir.

Au revoir.

Aussitôt plusieurs personnes s'avancent curieuses : Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

C'est mademoiselle... qui ne vient pas.

Ah ! Tiens. Pourquoi ?

Son frère est souffrant et sa mère ne veut pas la laisser venir seule.

Pas de chance. Dommage.

Et par derrière on entend une voix flûtée qui murmure :

Son frère...En voilà des histoires. Elle n'a pas besoin de frère pour se promener sur la montagne et prendre le thé chez Morgan.

Enfin, la partie est au complet, on vérifie la liste, il ne manque qu'un jeune homme, qu'un "garçon" ; il rejoindra plus tard. On donne le signal, on se bouscule un peu pour prendre ses raquettes, puis, on sort.

A un coin de rue on fait halte pour mettre les raquettes. Les couples s'éparpillent et pendant un instant on n'aperçoit plus que des dos arrondis de messieurs occupés à attacher les courroies aux pieds des jeunes filles qui se tiennent debout la taille bien cambrée, marquée par la ceinture de couleur.

Après bien des exclamations, des petits cris, on se met en route. La colonne est dirigée par un jeune homme en couverte blanche pour indiquer la route à suivre. Puis une file de couples, se tenant par la main, un peu écartés l'un de l'autre, afin d'éviter le heurt des raquettes.

Et derrière, à la fin, la jeune fille qui donne la partie avec le "chape-

ron," souvent toute jeune mariée. Une seule femme mariée pour protéger une quinzaine de mignons petits chaperons rouges contre les attaques des vilains loups dans la forêt !... Le principe est sauf, c'est l'important.

On monte vers la montagne, les raquettes glissent sans bruit sur la neige molle. On entend des cris, des éclats de rire, des exclamations.

—Oh ! ma courroie est défaite.

Alors on voit un couple sortir de la file, s'arrêter sur le bord de la route, un dos s'arrondir, sur un merci se redresser, puis le couple reprend place dans la file.

Enfin on arrive sur la montagne. Il fait un clair de lune magnifique ; sur les routes, par intervalles, la neige, comme de la limaille d'argent, scintille. Dans la forêt, sous les rayons de la lune qui filtre à travers les branches chargées de neige, les grands arbres semblent s'animer, prendre des tons de chair blanche.

De tous côtés partent des cris d'admiration.

Dieu, que c'est beau !

Est-ce fin ça, un peu.

Is it not lovely ?

Oh ! It is perfectly charming.

Et la promenade se continue sur la montagne à travers champs, par dessus les clôtures, jusqu'à la maison du club où l'on se repose avant de souper et de danser. Ou bien l'on ne fait qu'une courte marche en s'arrêtant à la glissoire pour regarder descendre les "toboggans" puis l'on se rend à la station des chars pour retourner chez les organisateurs de la partie.

De nouveau on voit des dos s'arrondir pendant que les exclamations se croisent.

—Quel beau temps tout de même.

—Crois-tu, ma chère, que c'était amusant.

—Tu n'as pas froid ?

—Oh ! moi, je suis gelée.

—Il me tarde de rentrer, je meurs de faim.

Enfin un char vide arrive : tous se précipitent, se bousculent, s'entassent sur les banquettes. On s'appelle, on se compte.

Une jeune fille se penche vers l'oreille de sa voisine qui regarde et réplique au bout d'un instant :

—Tiens, c'est vrai !

On sourit, on chuchotte, c'est un couple qui est resté en arrière.

Et dans un coin du tramway, une voix naïve, murmure doucement :

—Il fait si beau, ce soir. Ils ont voulu rester encore un peu pour écouter le bourdonnement des abeilles dans la lune...

Le char s'arrête, le débarquement s'effectue au milieu de cris, d'appels effarés.

—Charley, est-ce que vous avez mes raquettes ?

—Mon Dieu ! qui est-ce qui a mes " snow-boots ? "

On arrive à la maison, on se secoue, on se brosse à l'aide de minuscules balais. Les jeunes filles s'assoient aux petites tables dressées dans le salon, pendant que les messieurs commencent des prodiges d'équilibre pour leur apporter des assiettes chargées de victuailles réconfortantes.

On soupe, on cause, on danse, et comme les marionnettes de la chanson, chacun " fait un tour et puis s'en va. "

Montréal, mars 1902.

Blondes et Cavaliers

On n'entend plus le tintement joyeux des clochettes de traîneaux qui glissent, rapides et légers. Les arbres dégouttent lamentablement et le long des rues les gros tas de neige commencent à fondre, prennent des tons noirâtres, comme d'épaisses taches sur un manteau d'hermine.

On ne voit plus, le soir, de couples suivre la rue Sherbrooke, l'homme en couverte, une corde passée autour des épaules trainant un tobogan, à côté une jeune fille en jupe courte avec la tuque et la ceinture de laine. Ou bien les bandes joyeuses des raquetteurs, jetant une note de gaieté sur la blancheur uniforme du chemin. On n'entend plus les cris et les appels des glisseurs dans la rue Peel.

C'est fini tout cela, la neige devient de la boue ; les pianos ambu-

lants promènent par les rues leurs monotones mélodies.

C'est le printemps !

De nouveau, la rue Sainte-Catherine et la rue Sherbrooke vont prendre leur aspect animé des beaux jours. Le samedi et le dimanche ce sera de nouveau la file interminable de couples, blondes et cavaliers, qui se promènent vers Westmount ou Maisonneuve.

Blondes et cavaliers ! Jolis mots qui semblent désigner quelque chose de tendre, de délicat, de galant, comme Merveilleuses et Incroyables. Ils ont quelque chose de plus doux, de plus intime, que les anciens mots de Dames et Chevaliers. Au lieu d'un Chevalier partant en guerre pour défendre sa Dame, on se figure plutôt un cavalier aux genoux de sa blonde et lui murmurant de jolies phrases d'amour.

C'est cela en effet, souvent. Jeunes gens et jeunes filles s'en vont deux par deux, se hâtant vers les ombrages de la montagne pour être plus loin de tous et plus près l'un de l'autre.

Et depuis les classes les plus humbles jusqu'aux plus élevées, depuis

les fillettes de quinze ans jusqu'aux jeunes filles de vingt et au delà, chaque blonde a son cavalier. Le cavalier c'est le flirt en titre, celui avec lequel on sort de préférence, celui que tout le monde connait. On se promène avec lui, on va au théâtre, on soupe au bal avec lui, on danse avec lui plusieurs valses. Pour la jeune fille, ce n'est pas un flirt, c'est son flirt.

Et même ce mot gracieux de cavalier prend quelquefois une note grave, presqu'officielle. On ne fait plus allusion à une chose très tendre, à une amitié amoureuse, mais à quelque chose de convenu, de presque fait.

On est au bal, on cause. Un jeune homme passe ; votre danseuse se penche vers vous et en le designant, d'un air très naturel, elle dit.

C'est le cavalier de Mlle...

Et l'on s'étonne un peu de cette façon de dévoiler les affections de chacun, de nommer leur flirt. Mais l'on suit du regard le jeune homme qui s'en va, on cherche des yeux sa blonde ; et on saisit le sens de la phrase. Il arrive près d'elle, lui adresse quelques mots aimables.

d'un ton léger, familier, puis la quitte. C'est le fiancé.

L'on voit passer aussi les couples indifférents où le cavalier n'est qu'un "accompagnateur ;" car c'est presque une insulte pour une jeune fille de ne pas avoir de cavalier qui sorte avec elle, qui la promène, un "garçon" pour elle.

Et, aux premiers beaux jours, ils iront tous, indifférents, tendres ou joyeux, dans la fraicheur des bois, causer des spectacles de la semaine, murmurer leur amour ou faire de beaux projets d'avenir.

Aux cahots de la neige aplatie ont succédé les cahots de la terre défoncée. L'eau ruisselle dans les rues ; les pianos ambulants font entendre leurs monotones mélodies. C'est le printemps.

Montréal, avril 1902.

TABLE DES MATIÈRES
